

JACQUES RÉDA

**LETTRE
AU PHYSICIEN**

La Physique amusante II

nrf

GALLIMARD

LETTRE AU PHYSICIEN

JACQUES RÉDA

LETTRE
AU PHYSICIEN

LA PHYSIQUE AMUSANTE II

nrf

GALLIMARD

*Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage
vingt exemplaires sur vélin pur fil
des papeteries Malmenayde numérotés de 1 à 20.*

© Éditions Gallimard, 2012.

à Jean-Pierre Luminet

Nos cheminements sont divers et, pour moi, la bougie
Vacillante que je promène au fond de ce tunnel
Où nous cherchons du grand réseau le sens originel,
Trouva son premier aliment dans la théologie.

Dès les langes on m'inculqua le dogme d'un seul Dieu
Qui fut, avant les temps créés, Père d'un Fils unique,
L'un à l'autre attachés d'un lien d'amour organique
D'où procède l'Esprit qui resplendit au beau milieu.

Cet article de foi désarçonne l'intelligence :
Elle bronche devant un Un défini par un Trois,
Mais l'arithmétique adaptée à nos cerveaux étroits
Ici trébuche et rend manifeste son indigence.

Car l'Être unique se devrait d'avoir toujours été
Absolument en incluant l'absolu du non-être.
Or d'un terme à l'autre il balance et peut se reconnaître
Dans ce rapport qui les unit comme une trinité.

Plus tard on m'enseigna qu'à l'origine de ce monde
Il y eut un énorme éclair et qu'on lui cherche en vain
Le moindre antécédent, puisque l'habitus qui devint
Pour nous Espace et Temps surgit à la même seconde.

Ce fut l'explosion d'un grain qui si fort concentra
Sa masse écrasante qu'il semble avoir voulu la faire
S'abolir, engendrant alors la torride atmosphère
Où, touché le point de rupture intime, il déflagra,

Se dilata soudain à des vitesses assassines,
Propagea sa fournaise alchimique où chaque élément
Naquit, évolua selon le refroidissement
Et se stabilisa pour le profit de nos usines.

Ainsi couronnant son effort monstrueux vers le Rien,
L'Univers rebondit et, pris au fil de la durée,
Conçut la vie où peu à peu, de marée en marée,
L'esprit s'exonda pour tenter son vol icarien.

Entre tout et rien bat aussi ce grand rythme binaire
Qui fait balancer l'Univers de temps faible en temps fort
Et, renversant l'appui, la vie y trouve le ressort
Qui l'invite à danser avec sa tendre partenaire.

Ainsi, bien qu'enfermé dans un humble écart des amas
Stellaires, j'entendis cette leçon de la musique :
« Vous êtes ici pour danser selon ma loi physique,
« Non pour obéir aux décrets que papes ou lamas,

« Maîtres et caporaux, s'arrogeant savoir et puissance
« Font peser sur le bal où je dissipe vos chagrins
« En vous réaccordant avec mon rythme et mes refrains
« Au tourbillon où votre cours fugitif prit naissance.

« Il persiste dans les remous de vos corps réunis
« Par le magnétisme du champ dont je les enveloppe
« À l'instant critique et moteur que suspend la syncope,
« Insaisissable esprit d'amour qui joint les infinis.

« Épouse du présent permanent qui se désagrège,
« Je tisse vos liens avec l'être immanent à soi
« Et le Temps dont la volonté qui jamais ne surseoit
« Acquiesce à mon rythme ouvert. Ainsi je vous protège

« D'une chute d'abord insensible, puis molle, puis
« Précipitée au point que, dépassant presque l'allure
« De la lumière, vous sombrez vers la noire avalure
« Où le temps se volatilise à son tour dans un puits. »

Qu'est-ce que mesurer le Temps? Nous restons incroyables
Devant nos organes d'appoint capables d'isoler
Une nanoseconde et de faire batifoler
Des monceaux d'ans-lumière, nous, primitives pendules,

Chaque être, sablier vivant, mesurant le fatal
Et prompt écoulement de son évasive durée.
Mais celle que le rythme a pour notre pouls mesurée
Compose, à l'étalon du battement fondamental,

Avec tous nos instants fuyants, une seule brassée
Qui danse à la crête du flot tandis qu'il se répand
Comme s'il reflue pour la tenir, de syncope en
Syncope, indiscontinûment bondissante et bercée.

Nous sommes alors en osmose avec l'essentiel
Et de connivence profonde avec l'énigmatique.
Ni plus bas que l'atome ni plus avant dans le ciel,
Mais inséparable du fonds organique et mythique,

Être est notre savoir. Il suffit de le célébrer,
Alors qu'en permanence on voit l'Homme faire la gueule,
Comme si d'avoir eu la nuit muette pour aïeule
Lui faisait un devoir de vivre enténébré.

*

Cependant le physicien recevait en partage
La flamme de connaître et la froideur de l'ajustage
Ici sur une aile d'oiseau, là ferme comme un tank,
Par-delà l'horizon cosmique et la longueur de Planck,

Il poursuit, sans mépris du rêve et de l'imaginaire,
Attentif au relief rugueux de l'expérimental,
Aux avis du calcul privé d'égard sentimental,
Et du réel souvent retors sous son air débonnaire.

L'énigme nous laisse toujours démunis, anxieux,
Mais comme dans les temps les plus lumineux de l'Attique
Un nouvel essor de l'esprit exact et prophétique
Fera sans doute voir nos jours favorisés des dieux.

La science serait un art de l'imparfait.

J'ai pris à Jean Roudaut l'équivoque formule.
Elle vise à mon sens, plus qu'un aspect de l'art,
Son objet, le Réel, en ce qu'il dissimule
Un manque d'unité dont il semble, roublard,
Jouer distraitement comme quand on bricole,
Cédant à nos assauts peu à peu du terrain.
Mais peu à peu nous l'apprenons à son école :
L'aire de son repli jamais ne se restreint.

Il a derrière lui de vastes étendues
Et nous y mènera jusqu'à l'épuisement,
Répondant à sa guise aux questions éperdues
Que nous posons sur son pourquoi, sur ses comment.
Cependant ni pervers ni machiavélique,
Il fuit pour ménager peut-être sa fierté,
Préserver un secret pour lui mélancolique,
Sachant qu'au fond il a peu de réalité.

Traqué par tes efforts, à la fin il l'avoue :
Il n'est plus sûr de soi quand on touche le fond
De la matière et cette effervescente boue
Où tous les éléments affolés se défont ;
Où les dimensions, et celles du Temps même,
Perdent le nord au point de se multiplier
Comme si mars voulait se trouver en Carême
Dans les enroulements de leur calendrier.

Devant ces embarras, l'habile Théorie
Contracte, au seul profit de sa cohésion
(Mais l'épreuve des faits souvent la contraire)
Des emprunts débattus avec l'illusion
Et garantis par le Crédit Mathématique
Ou le bon sens : témoin l'effet décohérent
Qui, tenant en respect le flottement quantique,
Laisse notre séjour immuable et flagrant.

Cependant les meilleurs d'entre vous (je t'y compte),
À mesure qu'ils vont plus avant vers les fonds
Opposés du Réel observable, sans honte
Conviennent qu'au-delà des derniers horizons,
L'expérience flanche et le calcul échoue.
Sa stratégie à chaque étape les contraint
D'élaborer une hypothèse qui déjoue
Ses ruses. Le Réel nous met dans un pétrin.

Il attire au surplus de gênants congénères :
Le mage, le poète et le compositeur
Que l'inspiration rendrait visionnaires,
Le mystique soustrait à notre pesanteur.

Avec l'extra-lucidité des somnambules,
On voit alors parfois des univers sortis
Les uns des autres comme ils gonfleraient des bulles
Colossales ou bien de plus en plus petits :

Dans les gouffres d'un grain de poussière quelconque,
Très loin de l'électron et moins sûrs que le quark,
On entendrait vibrer sans arrêt, dans la conque
De tores tortueux, des cordes — pour quel arc?
Néanmoins obstiné dans sa vieille tactique,
Le Réel fait retraite en bon ordre, ou plutôt
Toujours dans un autre ordre au besoin chaotique
Pour mener l'enquêteur indiscret en bateau.

Sans doute, reculant ainsi vers les abîmes
D'un no man's land dont le relief nous déconfit,
Vous abandonne-t-il des dépouilles opimes
Dont nous savons tirer ensuite le profit :
Vous avez maîtrisé pour nous toutes les ondes,
La force de l'atome et lancé, dans les cieux,
De lourds scaphandriers et de sensibles sondes
Pour ausculter le cœur des étoiles. Les dieux

Se sont donc retirés. Mais aussitôt le Vide
S'est rempli d'énergie, et l'on ne sait trop quoi
(Car ce n'est pas gazeux ni solide ou liquide)
Hante désormais l'Univers : c'est sombre et froid.
Le réel à la fin va-t-il vous rendre gorge,
Son secret sera-t-il pris à cet Harpagon?
Je te vois l'affronter comme un nouveau saint George
Sans cesse sur le point de vaincre le dragon.

Et plus loin et plus vite encore il se déploie,
Peut-être indifférent à ce qui le poursuit :
Chasseur, il se talonne et, devenu la proie,
Il va chercher refuge au plus noir de la nuit.

On jalouse parfois le savant qui s'étonne
De la diversité du monde. Pour ma part,
Tantôt j'admire aussi le quark et le pulsar,
Tout ce qui les relie et qui les environne,
Tantôt cette splendeur me semble monotone
Voire obsédante à la façon d'un cauchemar.

Quel fol encombrement dans l'espace! L'infime
N'en trouve jamais trop lui-même pour maigrir,
Farine de poussière impossible à pétrir,
Poil à gratter la chose au fond le plus intime,
Billon dilapidé très loin sous le centime
Et, pour notre clin d'œil entre naître et mourir,

Qu'est-ce que ce bazar astral qui, sans limite,
Fait valser sur des éventaires sans tréteaux
La même marchandise — ondes, gaz, rocs, métaux :
Pourquoi cette débauche à tant de dynamite
Vouée? On voudrait demeurer comme un ermite
À regarder deux brins d'herbe fondamentaux.

Seigneur (le mot revient sur nos lèvres amères
Du plus profond des temps où nos aïeux poilus
Contemplaient, que Vous les ayez ou non voulus,
Ces prodiges renouvelés mais éphémères
Et récapitulant sur les mêmes sommaires
L'ordre de Vos travaux déjà cent fois relus),

Seigneur, je m'interroge et, de deux choses l'une :
Ou bien Vous répétez sans arrêt ce roman :
« J'explose, Me dilate avant l'apaisement
« Tout relatif où Je décide qu'une lune
« Tourne autour d'une terre où, par la loi commune,
« On suivra tel soleil qui tourne sagement

« Avec mille pareils dans une galaxie
« Elle-même emportée au sein de grands amas.
« Ils s'assemblent encore en d'énormes formats,
« Amas d'amas d'amas, et chacun associe
« Galaxie et soleil et planète roussie
« De chaleur ou glacée à mort par les frimas

« Célestes — excepté votre oasis de vie — :
« Son emplacement joue ainsi qu'un thermostat
« Et J'ai tout répété pour qu'il en résultât
« Un tableau général dont l'effet vous convie
« À bien voir que Ma loi n'est jamais asservie
« À tel temps ou tel lieu mais n'a qu'un seul état. »

— Ou bien, Seigneur (pardon de couper la Parole),
Nous sommes abusés comme entre des miroirs
Plantés à chaque bout de ces troubles couloirs

Où nous errons de phare éteint en girandole
De reflets de soleils dont l'éclat caracole,
Rebondit en tournant l'obstacle des trous noirs

Autant de fois qu'il faut à travers le volume
Où tient notre univers dépourvu de cloisons
Mais strictement borné par ces deux horizons :
En haut vers le géant, en bas dans une brume
Que dégage un bouillon dont l'unique légume
Semble être le néant propre à toutes cuissons.

Je me demande alors comment notre cerveau
Pourrait bien échapper à ces jeux de reflets,
Elle qui réfléchit entre les potelets
D'un trajet que dessert un tram à manivelle,
En dépit de l'illusion toujours nouvelle
Qu'elle a d'avoir atteint un ultime relais.

Elle court vers la mer idéale outrebleue,
Cahotant, klaxonnant à tous les carrefours,
Sachant qu'elle y devrait prendre tous les parcours
Qui semblent rayonner mais se mordent la queue
Après un long détour à travers la banlieue
Et pour la ramener en deçà des faubourgs.

Elle monte parfois dans un hélicoptère,
Considère de haut la situation :
Un morceau du grand plan paraît : la mission
Va permettre un grand bond loin de la base Terre
Si, mieux que l'appareil, elle peut se soustraire
Au frein que fait jouer la Gravitation.

Or, l'intime des corps projetés dans l'Espace,
Quand même on les y voit voltiger librement,
Demeure sous la loi de ce gouvernement
Inflexible : poumons, cœur, estomac, tout passe
Par son contrôle, et le cerveau, pensante masse,
Ne pense que soumis à son attraitement.

L'Univers contiendrait une force censée
Exercer son pouvoir de formidable aimant
Sur tout objet pesant, volant, souffrant, aimant :
Comment n'agirait-il aussi sur la pensée ?
C'est le Grand Attracteur. — Voici recommencée
L'Histoire Sainte au cœur obscur de l'Élément.

Car ce Grand Attracteur, quelque chose l'aspire.
S'il n'est pas le central et super-diamant
(Euclide n'en avait qu'un vague sentiment).
Dont la géométrie embrasse tout l'empire ;
Entre Énergie et Masse, au bord glissant du pire,
Équilibrant le Tout partout à tout moment.

Ainsi le Tout radote et souvent m'exténue
Comme si j'en portais la charge sur mon dos
Et je dois agiter mes volets d'intrados
Pour tenter la ressource et, comme on éternue
Avec un long frisson, remonter vers la nue
Où vous avez, Seigneur, répandu ces fardeaux.

« Vous plaindre me paraît indigne de vos âmes
« Curieuses au point que J'ai dû me fâcher,

« Moi qui vous encourage encore à ce péché
« En diversifiant au possible les gammes,
« Dans la partition d'étendue et de flammes
« Où le fil de Mon chant unique s'est caché.

« J'ai donc multiplié les plans de Mon ouvrage
« Comme les petits pains des Noces de Cana,
« Afin de contenter votre appétit qui n'a
« Pas de borne et s'accroît de ce qui le soulage
« Quand il est celui de savoir. Mais une image
« Voilà tout ce que peut offrir Mon mécénat.

« Une seule eût suffi sans doute, mais J'insiste,
« Et d'ailleurs en des temps, des lieux insoupçonnés,
« Des univers naissants, croissants, stables, morts-nés,
« À l'infini viendront allonger votre liste.
« Sondez tous ces miroirs où s'étoile Ma piste :
« Le fin mot de l'énigme est là, sous votre nez. »

Seigneur (de quel nom qu'on vous nomme :
Vous œuvrez en catimini),
Je suis cet accident fini,
Dans l'infini, qu'on nomme un Homme,
Qui blasphème ou qui vous bénit
Et, pour boussole et métronome,
N'a que cette herbe comme un I
Sans point mais qui vibre et que somme
L'étoile Consolamini.

Ce que nous savons en pratique
Du ciel, des astres, du Soleil
Dépend d'abord de l'appareil
Des sens. Mais la mathématique
Nous révèle un faisceau de lois
Applicables aux corps célestes
Aussi bien qu'à nos moindres gestes
Et près desquels ces maladroits
Font figure d'analphabètes.
Ainsi l'imagination
N'est rien sans une équation
Qui valide ses galipettes.
Elle est la folle du logis,
Rêveuse, capable de frasques,
Et le calcul lui colle aux basques
Pour éviter trop de gâchis.
Mais sur l'acquis de l'algébriste
Elle s'élançe de nouveau
D'une manière qui nous vaut
D'autres exploits d'équilibriste.
Souvent condamnée à l'erreur

Que dénonce l'expérience,
Elle reprend avec vaillance
Sa tâche ingrate d'éclaireur.
C'est elle qui change le Monde,
Car nous nous le représentons,
En dépit de tous les Newtons,
Sans jamais toucher la profonde
Réalité de son pourquoi
Qui n'est peut-être que fumée
Depuis Hipparque et Ptolémée,
Ou tel que chacun le conçoit.
La mathématique inflexible
A beau plier incessamment
La folle aux décrets du « comment »,
Elle échappe vers le Possible
Et compose des Univers
Au besoin sans Temps, sans Espace
Ni Matière qui se ramasse
Sur soi-même ou fuse à l'envers.
Faut-il croire qu'elle hallucine
Ou bien que sa capacité
De chevaucher l'absurdité
A fait d'elle une aruspicine?
La persistance de nos us
Et coutumes fait préjudice
À toute image innovatrice
Que, déjà bien avant Jésus,
De l'Univers on a formée.
Ensuite on l'exalte — pardi — :
C'est le savant qui s'applaudit
D'avoir servi la renommée

Du génie humain. Cependant,
Un imprévu la discrédite,
Une perspective inédite,
Due à quelque obscur imprudent
Qu'aura visité notre folle,
Prend le relais. Obéissant,
L'Univers s'adapte et consent
Mais comme devant batifole.

On a découvert récemment
Que l'expansion accélère
Et j'attribue à la colère
Ce fougueux déguerpissement
De l'Univers qui reste maître
De nos efforts de peintre abstrait
Mais dans chaque nouveau portrait
Refuse de se reconnaître.
Il serait d'ailleurs inouï
Que l'Univers fût isotrope
À l'infini : voyez l'Europe
Si différente d'Hawaï.
Quant à l'infini, je suggère
Que ce vieux moloch soit banni
Puisqu'il n'est qu'un tour du fini
Qui se mord la queue et s'ingère.
Même sort à l'éternité
Autre larron de cette foire
Et dont l'avantage illusoire
Est une hyperchronicité.
Comme sur la place du Trône,
L'Homme tourne en chevaux de bois,

Aux Éditions Fata Morgana

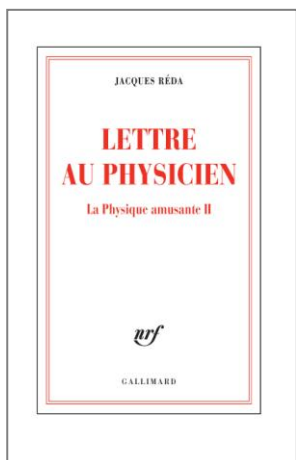
LE BITUME EST EXQUIS (Charles-Albert Cingria).
CELLE QUI VIENT À PAS LÉGERS.
PREMIER LIVRE DES RECONNAISSANCES.
FERVEUR DE BORGES.
AFFRANCHISSONS-NOUS.
UN CALENDRIER ÉLÉGIAQUE.
NOUVEAU LIVRE DES RECONNAISSANCES.
LE MÉRIDIDIEN DE PARIS.
MOYENS DE TRANSPORT.
TREIZE CHANSONS DE L'AMOUR NOIR.
LES CINQ POINTS CARDINAUX.
EUROPES.
TOUTES SORTES DE GENS.
BATTEMENT.
BATTUES.
AUTOPORTRAITS.
MOANA.

Aux Éditions Verdier

LA SAUVETTE (Cinquante poètes contemporains).
LE LIT DE LA REINE, *récits*.
LES FINS FONDS, *récits*.
L'AFFAIRE DU RAMSÈS III, *roman*.

Chez d'autres éditeurs

AUTOBIOGRAPHIE DU JAZZ, *Climats/Flammarion*.
CLÉONA et autres contes de voyageurs solitaires, *Climats*.
LE VINGTIÈME ME FATIGUE, *La Dogana*.
BEAUTÉ SUBURBAINE, *Pierre Fanlac*.
ABELNOPTUZ, *Théodore Bamoral*.



Lettre au Physicien

Jacques Réda

Cette édition électronique du livre
Lettre au Physicien de Jacques Réda
a été réalisée le 16 avril 2012
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070135820 - Numéro d'édition : 236882).

Code Sodis : N51093 - ISBN : 9782072460074
Numéro d'édition : 237664.